
LE MOT ET LA PENSÉE : L'IRRÉFUTABLE INTERACTION

GBAKRE Andoh Jean Marie
Université Peleforo Gon Coulibaly

andoh225@yahoo.fr

Résumé

La parole poursuit un but qu'un enjeu anime. À partir de ce moment, elle succède à la pensée. Le processus interactif structure les intentions des sujets. Le perlocutoire est le résultat de la tension qui sous-tend le dit. En quoi la pensée est-elle l'essence de l'action par le truchement du mot ? (i) La relation cognitive entre le mot et l'action, les rapports d'équilibre de la pensée au mot (ii) et du mot à la pensée (iii), valident dans une réflexion théorique en pragmatique le mot comme une ré-action de la pensée (iv).

Mots clés : pensée, idée, mot, parole, action verbale.

Abstract

Speech pursues a goal that is animated by an issue. From this moment on, it succeeds thought. The interactive process structures the intentions of the subjects. The perlocutionary is the result of the tension which underlies the said. How is thought the essence of action through the word? (i) The cognitive relationship between the word and the action, the balance relationships of thought to word (ii) and of word to thought (iii), validate in a theoretical pragmatic approach the word as a re-action of thought (iv).

Key words: thought, idea, word, speech, verbal action.

Introduction

La parole est parce que la pensée fut. Le lien de soi à autrui s'établit à travers la parole. Le souffle et l'esprit, en perpétuel mouvement et nivellement, agitent la pensée pour que vivent les mots. Les mots donnent une forme aux idées. Les idées structurent la pensée et s'extériorisent par le moyen de la parole. Énoncer que la parole est action apparaît une logique de fonctionnement de son essence. Dans la sphère du raisonnement, le dit est la matière de la pensée. L'ordre des mots obéit à une structure hiérarchique cognitive. Sauf cas d'inanité, pour utiliser l'expression de Benveniste, le mot est lâché en vue d'une logique opérationnelle. Il a une autorité sélective. L'emploi d'un mot procède intrinsèquement du sens suggéré et de l'effet visé par le sujet. L'effet n'est autre que l'archétype d'un ensemble de

mouvements inchoatifs. De l'intérieur se conçoit la pensée. La parole est le projet de soi vers autrui : c'est une marque de l'intersubjectivité. Parce qu'il y a un effet au bout du mot, alors la parole émise est le filtre des idées pensées. Le propos, ainsi modelé, subsume l'adhésion d'un auditoire impliqué à l'interaction. Dans le cas contraire, une parole non affinée pourrait exposer le locuteur à un résultat non souhaité. Interroger le substrat de l'action verbale suppose une mise en évidence de la complicité que celle-ci entretient avec la pensée. Dit autrement, si parler c'est agir, alors en quoi la pensée elle-même instruit-elle le mécanisme de l'action verbale ? L'équation de la complémentarité de ces notions appelle à un défrichage épistémologique de la trilogie pensée, mot, action. La valeur consubstantielle qui les lie n'est autre que le résultat d'une argumentation heuristique que systématisent (i) la dimension essentialiste et actionnelle de la pensée, (ii) la pensée comme point d'origine du mot, (iii) le mot : une formalisation de la pensée et, (iv) le mot comme témoin de l'action à travers la pensée. Une démarche analytique d'ordre théorique permet l'exploration de ces foyers énonciatifs.

1- Les relations "mot/cognition" Vs "mot/action"

La cognition est l'aptitude à la conception, la capacité de concevoir une donnée que l'acte de parole établit. Du substantif latin *cognitus*¹ (« connaissance, étude »), cette notion apparaît au XIV^{ème} siècle. Le verbe relatif est *cognoscere* qui signifie (« connaître, prendre connaissance, voir, s'apercevoir, apprendre »). Ainsi, l'effet du dire se perçoit comme l'émanation d'une échelle de sens. Á cette échelle, le mot et l'archivage cognitif sont des embryons porteurs de pensées proactives. Autrement dit, aucun dire n'apparaît *ex nihilo*.

Le mot traduit une pensée, il exprime un fait. Dans le processus du dire, il sous-tend l'idée du fait. Á travers un double procédé de sens, le mot est capable de dire et faire l'action. L'action est un résultat du mot énoncé. La pensée est cognitive, elle jauge le mot avant de le hisser au processus de l'expression. Parce que la pensée précède l'action verbale, le mot n'est autre que l'agent de celle-ci.

Qui dit le verbe, dit la pensée du verbe. Et dire la pensée du verbe, c'est en entrevoir les possibles effets. De fait, en cognition, la loi du contraire s'efface au profit de l'effet contraire. Tout autant que le conçoit le système argumentatif, il s'agit tactilement de créer une illusion descriptive censée apporter plus de sagacité à l'effet attendu. En apparence, B qui

¹<https://fr.Wiktionnaire.org>, consulté le 06/08/2024

aurait été dit en opposition à A, louvoie plutôt dans l'intuition pragmatique l'effet A' comme véritable sens rattaché à A. La prétendue maladresse cognitive est en réalité une heureuse habileté intuitive. Parce que la cognition précède le mot, et le mot, l'action ; alors, la cognition est au mot ce que celui-ci est à l'action.

Signifier, c'est donc soumettre aux mots la mission de traduire des réalités selon l'univers discursif et l'intention du locuteur. Et dans ce schéma, il est tout prépondérant de garder en conscience la dimension collective du langage. Ce que traduit le locuteur ne réfère pas à son unique vision du monde, mais il est lui-même sous ordre d'une prescription collective qu'il doit s'appliquer à respecter. L'avis de Henri Wallon (1942 : 249) selon lequel « nos expériences individuelles sont déjà moulées par la société » est renchéri par Laurent Fedi (2013 : 91) pour qui : « par un mot et un concept s'opère la compénétration de l'expérience individuelle et de l'expérience collective ».

Nul ne dit pour soi-même. Si la pensée est une conception, le mot est une projection. Projection du 'je' vers le 'tu', de l'en-soi au pour soi ou encore de l'intérieur à l'extérieur. Étant donné la relation susceptible de s'établir entre le locuteur et son environnement discursif à travers le dit, le mot combine l'action avec tout l'enjeu conceptuel mis en valeur. Comprendre le dit, c'est saisir le projet qui l'accompagne. Pour que le résultat apparaisse comme une finalité du projet, l'approche requiert une mise en adéquation de l'enjeu par rapport à sa conceptualisation.

En effet, l'interaction induit nécessairement une approche pluridimensionnelle du sens. Le dialogue part d'un sujet mais vise une entité codifiée. Individuelle ou collective, à l'effet perçu sera jugée l'intention capitalisée en mots. La relativité de la chose jugée soutend quant à elle, et des paliers et des degrés d'action diversifiés. Ceci dit, au-delà de la singularité, c'est bien plus dans la pluralité que doit être appréhendé le sens du but visé. De fait, la combinatoire de l'effet par le sens fait inéluctablement fusion avec le point focal de l'idée dans son ancrage conceptuel.

Déterminer le sens induit renvoie, en définitive, à l'appréhension des effets de sens possibles relatifs à la conception que le locuteur en fait. La cognition se traduit tel un exercice de l'aller vers des retours possibles. L'action, perçue comme une dimension du sens, s'allie au mot pour avoir été dans la pensée. L'origine du mot est dans la pensée.

2- La pensée du mot

La pensée est l'architecte du mot. Au dire se relaye une finalité déductive dont l'action est un but visé. Si le mot est l'agent physique de la pensée, alors la pensée est le fonctionnement abstrait de la parole selon l'ordre psychique établi. « Il n'est rien dans l'intellect qui n'ait d'abord été dans les sens » affirme Arthur Schopenhauer (2009 : 1269). La pensée est l'orientation conceptrice qui ordonne au verbe d'être. Le mot reflète la relation entre le sujet et l'espace qui le singularise. Aussi celui-ci est-il préalablement conçu selon l'imaginaire énonciatif du locuteur.

Dite pour autrui, la parole traduit chez le locuteur une tension de l'agir. Conflit de la conscience par le jeu de l'influence mutuelle entre le locuteur et l'interlocuteur, la parole traverse le psychique et tutoie le physique. Tel un refus de se museler au silence, elle est un accès entre la concentration de la pensée et la conscience dialogique. Une fois lâchée, elle dévoile le locuteur à travers un schéma de l'implicite à l'explicite.

De fait, l'action verbale est un acte illocutoire du second degré dans la mesure où elle allie intuition et intention. Pendant que la première est l'aptitude à la sensibilité chez la personne, la seconde est l'instrument qui imprime au verbe le rythme d'influence. Cette pair articule un mouvement de l'inopiné à la cognition, un pressenti qui soumet à la pensée une volonté de faire sens. Le sens dont l'approche devient visible à travers le mot revêt ainsi un abstrait essentialiste, c'est-à-dire que la tension de sens est immanente au mot. En d'autres termes, ce qui est, n'est autre que le produit inférieur d'un état supérieur qui relève de l'invisible.

À en croire Arthur Schopenhauer (2009 : 1235), « nous intuitionnons une chose tout en pensant à une autre. Souvent aussi, à l'inverse, elles s'engrènent l'une dans l'autre ». Et c'est ce jeu du dédoublement tendant à propulser en mot la chose imagée et imaginée, qui lègue à la pensée une intention de sens par le biais de l'intuition.

Par ailleurs, toute expression engage une situation et, « tout sujet ne parle, ou n'écoute, qu'en tant qu'il possède un statut dans la société » souligne Claude Jamet et al. (1999 : 74). Le mouvement de soi vers le fait fonctionne tel un principe du symbole vers le monde. L'acte de parole à travers le mot est donc un symbole de l'humain qui favorise l'ouverture de celui-ci au monde. Le 'je' n'a pas besoin de se dire. Muet ou effacé, il ne peut être que 'je'. À y comprendre, une entité naturelle dont le statut homogène trouve son dynamisme dans son

fonctionnement hétéroclite. Ce lien entame graduellement la construction d'une nouvelle architecture appelée à se propulser au prétexte de l'autre.

La construction de ce monde spécifique établi dans le jeu du 'je' se consolide dans la vision de A. Schopenhauer (2009 : 1148) : « le monde est ma représentation ». Et pour clarifier sa pensée, il souligne : « ma propre personne est aussi un objet pour autrui, elle en est donc la représentation ». Ibidem, (2009 : 1152). En substance, la pensée est le reflet d'une perpétuelle dualité en quête d'une homogénéité. Elle puise sa fécondité d'une abstraction dont la complexité est le chaînon de son expansion. Ce qui fait dire à Heidegger : « l'homme, en tant qu'il est représenté comme l'animal rationnelle est le physique dans le dépassement du physique ». Martin Heidegger (1973 : 54).

Dépasser le physique en vue d'appréhender l'étant, tel est le point de départ de la pensée. Et si la pensée est une abstraction du physique, cela suppose que le mot peut s'appréhender comme la dimension physique de la pensée. Le verbe, sous la houlette de la pensée se construit en idées. L'idée en tant que point focal de la pensée délègue au mot le pouvoir de représenter ce qui est caché. À partir du moment où les affects influencent le dire, alors l'essence du sens précède le sens du mot énoncé. Le pouvoir du mot ou le sens que renferme le mot est marqué par l'énonciation de la pensée. À bien comprendre, c'est la pensée énoncée qui prend la forme d'un mot.

Outre mesure, logé dans la pensée, le mot est dit pour atteindre un objectif. La logique pragmatique est formelle là-dessus. Le mot ne fait pas que décrire le monde, il vise aussi à le transformer. (John Austin, 1970). Comme dans un jeu de miroir, le mot est donc une représentation de l'homme. De l'échange psychique interne, non décelable, apparaît un échange physique externe témoin de la pensée intérieure. S'il apparaît que la pensée précède le mot, quel est alors le statut du mot dans la pensée ?

3- Le mot dans la pensée

Tant que le mot est logé dans la pensée, l'intention est imperceptible. Il n'y a que la parole libérée qui permet de saisir le fond de la pensée, et alors, le sens circonstancié du mot.

En effet, le mot concentre la pensée et l'anime perpétuellement. Instrument perçu, le mot permet la saisie de la pensée. Il rompt le silence du sens et soumet au destinataire l'épreuve du sens du silence. Afin de traduire une réalité, une conceptualisation est nécessaire.

Le mot ne peut se dire, mais il est dit pour dire. Ainsi, pour faire sens, il faut bien que l'énonciateur conçoive l'idée au but d'investir le mot de la mission de signifier. Parce que le dire émane du vouloir dire, alors le mot est pensé pour faire penser. Dit autrement, le sens précède l'énonciation même du mot. Etc'est ce sens pensé qui détermine au mot son enjeu. Telle est la raison fondamentale qui fait du mot une action.

L'approche de Emile Benveniste (1966 : 25) selon laquelle « le langage reproduit le monde mais en le soumettant à son organisation propre » transfère au mot un caractère de représentation selon un rapport d'équilibre dialectique avec l'environnement. Il établit ainsi une interaction entre le langage et le monde. Michel Foucault (1966 : 93) ne dit pas autre chose, lui pour qui : « les mots ont reçu la tâche et le pouvoir de « représenter la pensée », c'est dire combien ceux-là constituent un ancrage au mouvement des choses. Qui dit le mot, dit la pensée. Et mieux, qui dit le mot, dit à la fois la pensée et son porteur. En effet, le mot est un chemin vers l'homme. Foucault le dit clairement :

« (...) l'homme est dominé par le travail, la vie et le langage : son existence concrète trouve en eux ses déterminations ; on ne peut avoir accès à lui qu'au travers de ses mots (...) ». (Michel Foucault (1966 : 340)

Tel un système rotatif qui permet de situer les événements, la pensée instruit au mot l'ordonnement de la matière. C'est dans cet ordre que doit se lire la réflexion de Arthur Schopenhauer (2009) concernant *Le monde comme volonté et représentation*. Voit-il, en effet, dans toute expression de soi, la recherche d'une synergie entre l'intérieur du sujet et le milieu auquel il appartient. Les mots, ici, sont une représentation que le sujet se fait du monde dans l'expression de ses idées. En d'autres termes, leur emploi traduit chez le locuteur une vision subjective du monde.

Par ailleurs, la pensée forge l'être et instruit à la parole de révéler chez le sujet la qualité de l'agir. Le mot proémine ainsi un accord préalable. Sincère ou sophistique, il porte une intention et vise à transformer un état. L'état physique de toute chose émane d'un embryon psychique conduit par une intention du faire être. Sous l'autorité d'une pulsion cognitive, le dire entretient le jeu d'une double persuasion dans la perspective d'un équilibre symétrique.

Pensé avant d'être dit, une fois énoncé, le mot se mue en un projet de pensée. La figure qui énonce est en fait l'agent d'un être profond immatériel que conduit la pensée. Quand Maurice Merleau-Ponty évoque la complexité du langage, c'est justement pour mettre

en évidence cette partie du sens qui insidieusement se loge au creuset du mot perçu. Selon ses propres termes :

« (...) la signification univoque n'est qu'une partie de la signification du mot, (...) il y a toujours, au-delà, un halo de signification qui se manifeste dans des modes d'emploi nouveaux et inattendus, (...) il y a une opération du langage sur le langage qui, même à défaut d'autres incitations, relancerait le langage dans une nouvelle histoire, et fait de la signification de mot elle-même une énigme ». Maurice Merleau-Ponty (1964 : 129-130).

L'assertion de Merleau Ponty est sans détour, "la signification de mot" peut elle-même être "une énigme". Selon le dictionnaire Émile Littré, une énigme réfère par extension à « tout ce qu'il n'est pas facile de comprendre, deviner au premier abord ». (Émile Littré, 2007 : 2306). Par observation, l'équation de la compréhension n'est pas tant portée par le produit que par l'acte de produire. De fait, si le sens du mot est énigmatique, c'est parce que le mot est le produit d'un processus de référenciation qui a pour maître-mot la pensée. Or, la pensée dans sa nature immatérielle ne peut que léguer ses empreintes à tout produit dérivé à l'image du mot. En bref, le mot et son sens avec, sont une énigme dans la mesure où le mot est un produit de la pensée qui, elle-même, est énigmatique.

De façon plus claire, c'est au niveau de la pensée de l'émetteur que se situe l'équation du sens du mot. Il y a donc erreur à croire que le mot n'est que le reflet d'un système autotélique appelé à désigner selon un certain principe arbitraire du signe linguistique. En effet, défendre et soutenir une telle thèse, c'est réfuter au mot sa faculté écologique du vouloir dire par rapport à l'environnement de son éclosion. À partir du moment où le sens est dynamique, il n'en sera pas moins du mot lui-même, témoin de la vitalité du langage.

4- Le mot comme ré-action de la pensée

Le mot est à la fois une réaction et une action de la pensée. D'abord, dans sa conception inchoative, il est réaction à travers son déploiement vers autrui après avoir pris forme dans l'abstraction psychique. De même, dans sa dimension interactionnelle, il est aussi une réaction par rapport à la teneur discursive qui instruit l'adresse du locuteur. Ensuite, il est action dans la mesure où son émission, dans la perspective d'une clause discursive, est susceptible de produire des effets directs ou indirects sur l'environnement de son expression. Toutefois, le mot n'est pas seulement l'identité d'une réalité pragmatique, il est aussi témoin de la pensée dans l'histoire. À en croire Umberto Eco :

« Faire progresser la pensée ne signifie pas nécessairement refuser le passé : c'est parfois le revisiter pour comprendre non seulement ce qui a été effectivement dit, mais aussi ce qui aurait pu être dit, ou du moins ce que l'on peut dire aujourd'hui (et peut-être aujourd'hui seulement) à partir de ce qui a été dit auparavant. » Umberto Eco (1988 : 13).

Depuis sa conception cognitive, le mot fusionne avec la pensée pour déterminer l'antériorité de l'action verbale. Le mot, à travers la proposition, dit pour représenter. En effet, dès son énonciation, il entre dans le registre de la contemporanéité et se propose au défi de la postériorité. Tout mot énoncé est une "ré-action" de la pensée en tant que conception de l'étant. Le mot s'assigne ainsi la fonction de moyen à travers lequel les actions de l'être humain sont perçues dans le temps et dans l'espace. La figure axiologique du sujet se définit ainsi sur l'axe temporel du faire. Quant à l'intention qui s'invite à l'action, il s'agit plus d'une volonté intrinsèque du sujet de poser des pas à travers une attitude qui se sert du mot comme un agent double. Le mot informe et communique.

Cela dit, saisir la quintessence de l'humain reste une finalité heureuse de la communication que les mots offrent. Entendre Pascal Blaise (1965 : 74) dire : « ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée », ce n'est autre que le principe de la valeur humaine par la pensée qui est énoncé. Et si le projet de sens est porté par le locuteur, l'enjeu énonciatif sera alors déterminé par la faculté de juger du sujet récepteur. À propos de la faculté de juger, la précision d'Emmanuel Kant (1985 : 141) est remarquable. Pour lui, « ce serait folie [de] récuser comme inexact le jugement d'autrui qui diffère du nôtre ». De fait, la réaction de tout récepteur vis-à-vis d'un fait est guidée par l'aiguillon de la subjectivité et du libre arbitre.

De fait, un mot énoncé avec un effet d'action verbale confronte inéluctablement deux pensées à travers les entités incarnées. La portée actionnelle est donc une opération qui dit le futur à travers le présent par un acte d'accomplissement du mot. Et dans cet élan d'abstraction du sens, locuteur et interlocuteur sont appelés à interagir en fonction de la valeur inhérente au discours. Prime ainsi, le principe de coopération dans l'activité dialogale.

En effet, le mot relève d'un dialogue intérieur qui vacille entre antériorité (vs) postériorité et intériorité (vs) extériorité. La prégnance de sens assumée est le pendant d'une traçabilité conceptuelle. La logique du langage souhaite une complicité relationnelle entre les sujets. Ceci dit, le mot propose une trace. C'est à dessein que Julia Kristeva appréhende le mot sous deux axes : l'un horizontal et l'autre vertical. A l'en croire, « l'axe horizontal (sujet-

destinataire) et l'axe vertical (texte-contexte) coïncident pour dévoiler un fait majeur : le mot (le texte) est un croisement de mots (de textes) où on lit au moins un autre mot (texte). (Julia Kristeva, 1969 : 84).

En d'autres termes, par le principe de l'expansion sémantique, c'est-à-dire la possibilité que le mot a à exprimer une réalité référentielle unique ou ambivalente, le triptyque sujet-destinateur-contexte est convoqué. De même qu'il ouvre le dialogue, le mot est le médiateur par excellence entre le sujet et son environnement.

L'expression subjective fait le jeu bipolaire d'une intersubjectivité dont la valeur se situe dans l'équilibre relationnel. Le mot idée ou l'idée servie par le mot est le caractère d'un transfert de données liées à l'espace et au temps de l'énonciation. Le mot se présente ainsi à la fois comme un médiateur du sujet vers le destinataire et un régulateur de l'équilibre de pensée par rapport aux événements. L'approche de Laurent Fedi à ce sujet est édificatrice. Selon lui :

« Les théories de la signification s'appuient souvent sur le rapport des mots aux choses qui existe pour un « locuteur ». Il ne faut cependant jamais perdre de vue qu'une langue est une institution collective : le langage n'est pas un fait individuel, c'est un fait de société, qui résulte d'une vie collective, avec ses exigences particulières. Par un mot et un concept s'opère la compénétration de l'expérience individuelle et de l'expérience collective ». (Laurent Fedi, 2013 : 91).

Le mot permet d'appréhender outre la personne morale, la collectivité à laquelle le locuteur appartient. Il est un moyen de lecture des réalités socio culturelles. Établir un ordre de pensée à travers les mots, c'est séquentialiser les événements selon la valeur indicielle des réalités circonstancielles. Toute pensée est donc une représentation psychique des événements. À en croire Michel Foucault (1966 : 108), « la proposition est au langage ce que la représentation est à la pensée ».

En effet, c'est la sensibilité relative au dire qui porte chez l'interlocuteur la réaction. Celle-ci doit être alors perçue comme une réponse à l'enjeu de sens du mot énoncé. Tel que le locuteur préfigure un sens dont il charge la proposition, l'interlocuteur, tout aussi, schématise un retour en termes d'effets des mots perçus. La réaction est un contrat de la pensée, qui, convertit en mot fait sens. Et dans la mesure où l'intention accompagne le sens, l'action intervient en tant qu'un effet de sens.

Dit autrement, si le sens doit être abordé selon la réaction du récepteur au mot énoncé, la dimension actionnelle doit plutôt s'appréhender en fonction de l'orientation cognitive que le locuteur donne au mot. Spontanée ou tardive, l'action en tant qu'un effet accompli du dit exprime la portée du sens engagé. Outre mesure, la pensée articule l'idée et l'idée soumet le mot. L'action du mot est le résultat du mécanisme de la pensée en tant que réaction. La réaction est donc l'écho d'un discours perçu (action) dont l'essence est dans la pensée. Réaction et action constituent, en définitive, le double enjeu pragmatique que propose le mot dans son irréfutable interaction avec la pensée.

Conclusion

La dimension immanente du langage attribue au mot une fonction naturelle détournée de toute acception cognitive. Et pourtant, même spontané, le mot énoncé accroche la pensée. De façon déductive ou inductive, l'expression s'affirme telle une mise en relation de l'imagination en contact avec l'action. L'action intervient sous la forme du résultat de la chose perçue. L'intermédiaire est alors l'équation que la raison veut comprendre. Comment alors dénier chez le locuteur la responsabilité du perçu quand l'acte se lie au dit ? Si action il y a, c'est sans doute en tant que réaction dont l'ordre relèverait inchoativement de l'intention. Intention, le mot est lâché. La portée actionnelle du mot relèverait ainsi d'une situation où la pensée à quelque degré que ce soit aurait donc influencée le dit. Traiter de l'irréfutable interaction entre le mot et la pensée est la mise en évidence d'un critère propre au langage dont le relent de subversité ne saurait restreindre l'authenticité.

Le mot énoncé porte ainsi un enjeu de sens à trois dimensions. Le premier est relatif à la désignation intrinsèque de la chose prescrite. Le second porte sur le contrat de sens particulier qui lie le locuteur à l'expression. Et *in fine*, il y a l'heureuse possibilité que le mot offre à saisir le locuteur en tant que être pensant. Penser pour dire et dire pour faire (ré) agir. Pendant que la réaction est une suite consécutive attendue chez l'interlocuteur par rapport à l'acte de parole du locuteur, l'action est une finalité escomptée par ce dernier dans son projet de sens. Qui dit le mot se dit à travers le dit du mot. Le mot porte ainsi le double enjeu de réaction et d'action chez l'interlocuteur. Entre le mot et la pensée, l'interaction est irréfutable. Si la parole est, c'est parce que la pensée fut.

Bibliographie

Austin John Langshaw : 1970, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Editions du seuil, 203 p.

Benveniste Emile : 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, t. I, 364 p.

Eco Umberto : 1988, *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, Presses Universitaires de France, 285 p.

Fedi Laurent : 2013, *Manières de parler, manières de penser. Eléments pour une critique du langage*, « Cahiers philosophiques », n°134, <https://www.cairn.info/revue-cahiers-philosophiques1-2013-3-page-80.htm>, p. 80-105.

Foucault Michel : 1966, *Les mots et les choses*, Paris, Les éditions Gallimard, 406 p.

Heidegger Martin : 1973, *Qu'appelle-t-on penser*, Paris, Presses Universitaires de France, 262p.

Jamet Claude et al : 1999, *La mise en scène de l'information*, Paris, L'harmattan, 299 p.

Kant Emmanuel : 1985, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Gallimard, 561 p.

Kristeva Julia : 1969, *Recherches pour une sémanalyse*, Paris, éditions du seuil, 318 p.

Merleau-Ponty Maurice : 1964, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 359 p.

Pascal Blaise : 1965, *Pensées*, Paris, Librairie Larousse, 160 p.

Schopenhauer Arthur : 2009, *Le monde comme volonté et représentation*, tome II, Paris, Gallimard, 2350 p.

Wallon Henri : 1942, *De l'acte à la pensée*, Paris, Flammarion, 248 p.